



**HAL**  
open science

## La montagne, source de bonne santé : la mise en valeur et la protection d'une ressource imaginaire (Pyrénées centrales au XIXe et au XXe siècles)

Steve Hagimont

### ► To cite this version:

Steve Hagimont. La montagne, source de bonne santé : la mise en valeur et la protection d'une ressource imaginaire (Pyrénées centrales au XIXe et au XXe siècles). Pour mémoire., 2017, hors-série (Hiver 2017), pp.59-67. halshs-02061807

**HAL Id: halshs-02061807**

**<https://shs.hal.science/halshs-02061807v1>**

Submitted on 8 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La montagne, source de bonne santé : la mise en valeur et la protection d'une ressource imaginaire (Pyrénées centrales au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles)

Steve HAGIMONT

*Agrégé et Doctorant en histoire – FRAMESPA – UMR 5136 – Université Toulouse Jean Jaurès*

Les Pyrénées sont un des espaces touristiques « inventés » en Europe. Elles permettent d'examiner la manière dont l'environnement montagnard a été modifié et mis au service de la demande touristique, indissociablement liée aux questions de santé. L'ampleur chronologique, pour ce cas des Pyrénées centrales, depuis la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux années 1980, ne nous permettra de présenter ces questionnements que par grandes touches.

Le tourisme de montagne propose la consommation d'un environnement socialement valorisé, pensé comme rare ou exceptionnel. La santé, dans une acceptation large, qui comprend la notion de bien-être (à moins qu ce ne soit la notion de bien-être qui comprenne celle de santé) paraît avoir été une motivation déterminante du déplacement touristique dès l'origine du phénomène, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. On vient trouver le ressourcement dans un environnement montagnard pensé comme sain et naturel, tout le paradoxe étant alors que cette fréquentation et les aménagements qui visent à en tirer profit modifient ce même environnement.

Les Pyrénées centrales en France sont loin d'être un espace touristique secondaire avant 1914. Constamment, les modèles d'aménagement de la montagne se réfèrent à la Suisse et depuis les années 1950 aux Alpes françaises, mais les Pyrénées françaises n'étaient pas en retrait. Aux stations alpines rattachées à la France seulement en 1860 (Chamonix, Aix-les-Bains, Annecy), les Pyrénées pouvaient opposer déjà des stations très bien structurées et très fréquentées (Luchon, Cauterets, Bagnères-de-Bigorre), avec un succès au moins équivalent aux stations alpines jusqu'en 1914.

Il s'agit ici de s'intéresser à l'appropriation économique de l'imaginaire touristique et sanitaire, depuis les premiers aménagements importants de la montagne réalisés à des fins touristiques à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux années 1970-1980. Ces dans ces dernières qu'on assiste à l'avènement toujours contesté de thématiques qui relèveraient schématiquement du développement

durable, même si ce n'était pas formulé avec cette expression. C'est aussi là qu'on assiste à la substitution croissante du terme de « santé » par celui de « bien-être ». Cette série de changements continue à reconfigurer assez profondément les rapports touristiques à la montagne.

## La mise en valeur du milieu montagnard au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle

### *1) Le tourisme de montagne comme complexe prophylactique*

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, les acteurs de l'offre de tourisme de montagne sont multiples, ce qu'on retrouve dans les archives très riches des municipalités et des préfectures, qui étaient des acteurs absolument déterminants, et de quelques sociétés privées à partir du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces acteurs cherchent à conformer l'environnement montagnard aux attentes touristiques pour en faire des produits de consommation profitables. De ce fait, ce tourisme entraîne rapidement une transformation du milieu montagnard.

Révélatrice d'un nouvel engouement pour l'environnement montagnard, les eaux thermales sont le premier élément de polarisation des flux touristiques dans les Pyrénées. Elles font l'objet d'aménagements d'envergure à partir de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle à Bagnères-de-Bigorre, à Barèges, à Luz-Saint-Sauveur, à Luchon où des établissements thermaux imposants tranchent totalement, déjà, avec un bâti local relativement modeste.

L'urbanisme qui s'institue met en scène un cadre urbain hygiénique, aéré, rassurant et ordonné, au milieu d'une « nature » montagnarde pensée comme « sauvage ». Cet urbanisme, plus ou moins planifié, était immédiatement associé aux paysages, eux-mêmes considérés comme un cadre vertueux pour conserver ou améliorer sa santé, par la simple contemplation et aussi par l'effort physique de la marche.

Des aménagements spécifiques concernent de larges chemins, voire même de véritables routes de montagne dont la route des Pyrénées, officialisée en 1860. De larges tronçons en existent déjà dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces aménagements pourraient paraître assez modestes si, par ailleurs, pendant une large partie du XIX<sup>ème</sup> siècle, le réseau routier français, vicinal en particulier, n'était pas déficitaire.

A cette dimension première du tourisme, s'ajoute progressivement la mise en valeur du climat de certains sites d'altitude. Les vertus du climat étaient déjà appréciées pour des sites littoraux et en plaine, comme les villes de la Méditerranée, ou Pau aussi.

Le climatisme évolue, dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, vers des sites d'altitude aménagés pour recevoir cette fréquentation spécifique. Ce mouvement est précoce dans les colonies pour contrecarrer les effets du climat et des maladies tropicales, et recréer un entre soi européen, climatique autant que social. On le retrouve en Suisse dans des stations comme Saint-Moritz et Davos. Ce climatisme est renforcé pendant les années 1890 lorsque les découvertes pasteuriennes constatent l'effacement des microbes grâce à l'altitude. Un véritable crédit scientifique est ainsi donné au climatisme.

En France, la première station climatique aménagée spécifiquement est le Mont-Revard, au-dessus d'Aix-les-Bains, en 1892. Dans les Pyrénées, des projets émergent dès les années 1880 mais les premières structures ouvrent en 1912, à Font-Romeu dans les Pyrénées orientales et à Superbagnères en Haute-Garonne.

Ce cadre régénérant et prophylactique forme l'assise du tourisme de montagne. Il n'est pas réellement remis en cause pendant une large partie du siècle suivant. En 1925, le Docteur Bouyer, médecin à Cauterets, propose ainsi de formaliser cet ensemble de vertus sanitaires des montagnes sous la double appellation d'« orothérapie » et de « houille rouge ». Il désignait là l'exploitation économique de la montagne pour la production de globule rouge et l'amélioration de la santé.

Dans la même logique, en 1918, le Luchonnais Henry Spont résume parfaitement le rapport durablement ancré dans l'imaginaire entre montagne et santé. *« Les vertus thérapeutiques de la montagne font partie de nos richesses au même titre que le sol et le sous-sol. Nous n'avons pas le droit de la laisser improductive. La montagne c'est-à-dire la nature doit être considérée comme un mode de traitement capable de conserver la santé à ceux qui l'ont et la restituer à ceux qui ne l'ont pas. »* Il incluait dans sa pensée les sports d'hiver qui venaient d'émerger.

## *2) Un environnement salubre modifié par le tourisme*

Les aménagements réalisés pour tirer parti des vertus attribuées à l'environnement contribuent en eux-mêmes à modifier cet environnement. On peut d'abord constater des effets très indirects.

La construction des thermes à partir de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle nécessite des ressources considérables. Lorsque les communes en sont responsables, elles mobilisent ce qu'elles ont en abondance sur leur territoire: les forêts. C'est ainsi qu'on assiste à Luchon, pendant les années 1780, à un déboisement assez massif des forêts pour pouvoir financer la construction de thermes majestueux. Ces effets sur l'environnement sont suffisamment visibles pour qu'Arthur Young, un agronome anglais qui a consacré une monographie célèbre à la France, dans sa conclusion, fasse de cette gestion luchonnaise de la forêt un exemple de gestion inconsidérée des ressources qui menace le renouvellement futur du couvert forestier.

A ces effets indirects visibles dès cette fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, s'ajoutent des effets plus directs, à commencer par la pression écologique nouvelle exercée sur la faune sauvage. Cette faune sauvage fait partie des attraits récurrents dans les récits de voyageurs qui fréquentent les Pyrénées. Elle est la source de fantasmes mais aussi d'une activité de chasse touristique. Il est très difficile aujourd'hui de mesurer l'impact de cette dernière, mais il est certain qu'elle mobilise de fortes cohortes de chasseurs et de touristes. Deux chasses ont été très longtemps glorifiées dans ce tourisme de montagne : celle à l'ours et celle à l'isard. Elles font figure de modèles d'exercice virils autant pour les populations locales que pour les touristes. Ce tourisme a participé directement ou indirectement à l'extinction ou, du moins, à la fragilisation considérable de ces espèces, avant de participer à leur sauvegarde, le retournement discursif et pratique s'opérant entre les années 1930 et 1950.

La pression sur la faune est aussi liée à l'approvisionnement des hôtels et des restaurants, et elle semble être assez forte. On peut voir des réseaux relativement étendus se mettre en œuvre, par exemple avec la pêche de la truite, l'un de ces mets raffinés qu'on aimait venir déguster dans les stations de montagne. Dans les archives, je n'ai retrouvé la trace de piscicultures en montagne que pour le tournant du XIX<sup>ème</sup> au XX<sup>ème</sup> siècle. Auparavant, on mobilise les ressources lacustres. On pêche ainsi dans toute une série de lacs autour des stations pour fournir les hôtels. Cette pêche s'étend loin. Juli Soler, un excursionniste catalan, décrit en 1906 des réseaux quotidiens fonctionnant

depuis les lacs espagnols, parfois éloignées de 50 à 60 kilomètres du marché touristique luchonnais.

Ces effets résultent de l'importance des fréquentations touristiques, qui, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, sont fortes de plusieurs dizaines de milliers de personnes et, dans toutes les Pyrénées, de plusieurs centaines de milliers de personnes. La pression sur la faune pyrénéenne est incontestable.

Un autre effet sur l'environnement, peu quantifiable, était l'augmentation de la pénétration des milieux à cause de tous les chemins, les routes, les chemins de fer de montagne qui se mettaient en place depuis le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, avec tout un tas de perturbations sonores. Le tourisme du XIX<sup>ème</sup> siècle est particulièrement bruyant. On peut le voir dans les récits de voyage, dans lesquels les tirs à la carabine pour célébrer une ascension ou vérifier un écho sont un passage systématique.

Les perturbations écologiques touchaient en particulier la flore: il était très apprécié de ramasser les fleurs sauvages pyrénéennes. A ce propos, Hippolyte Taine en 1855, dans son *Voyage aux Pyrénées*, un des ouvrages les plus vendus du XIX<sup>ème</sup> siècle, recommande d'arracher ces fleurs avec leurs racines pour pouvoir mieux les conserver et mieux les identifier. Bien que cela ne soit guère quantifiable, pour un écosystème montagnard particulièrement fragile, ces effets induits par la fréquentation touristique ne sont pas négligeables.

L'essor touristique s'est accompagné d'autres phénomènes plus paradoxaux en considération des motivations sanitaires de ce type de mobilité. C'est d'abord l'accentuation de l'exposition aux risques, qui s'est perpétuée au XX<sup>ème</sup> siècle. La plupart des stations se sont constituées à l'écart des bourgs ruraux traditionnels. L'urbanisation touristique nouvelle remplace, bien souvent, des terres qui étaient en général les meilleures terres cultivables des vallées. Mais ces terres étaient aussi les plus exposées aux inondations : profitables aux cultures par l'enrichissement de la terre ainsi permise, elles le sont beaucoup moins pour des habitations !

Le quartier touristique de Luchon est bien dans ce cas: il est régulièrement touché par les crues. Barèges est peut-être l'exemple archétypal de cette exposition accrue aux risques. Il n'aurait jamais dû y avoir dans ce site d'urbanisation permanente. Jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les aménagements étaient démontés en fin de saison. A partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, on s'est mis à y bâtir de grands hôtels pour loger les touristes et les militaires en cure. Et très

régulièrement, des catastrophes extraordinaires se produisent à Barèges, la dernière fois en juin 2013.

Une autre contradiction est liée à l'assainissement des stations, comme le met en avant un ouvrage de Lion Murard et Patrick Zylberman sur l'hygiénisme. Des taux de mortalité étaient excessivement forts dans les stations touristiques. On peut s'en étonner. À Aulus-les-Bains comme à Ax-les-Thermes, Luchon ou les Eaux-Bonnes, des épisodes récurrents de typhoïde et d'entérite qui frappent la population permanente. En fait, très longtemps, les infrastructures d'assainissement furent sous-dimensionnées par rapport à ce que nécessiterait l'accueil saisonnier d'une importante population supplémentaire. C'est un problème classique qu'on retrouve encore dans l'administration des communes touristiques: comment assumer des dépenses d'infrastructures considérables qui doivent pouvoir répondre à l'afflux saisonnier d'une population qui atteint un niveau double, triple ou quadruple par rapport à la population permanente ? Comment assurer ces frais avec des ressources toujours très limitées et sans augmenter démesurément les impôts qui pèsent sur une population permanente en général relativement pauvre ? C'est dans cette optique qu'on a créé la taxe de séjour, avec les lois de 1910 et de 1919.

## II) Le XX<sup>ème</sup> siècle : l'aménagement de l'environnement pyrénéen au service de la régénération d'une France citadine

### 1) *Une nature malade de ses usages traditionnels*

Rejoignant les analyses de Rémi Luglia sur la Société d'acclimatation, une certaine dénonciation des usages traditionnels de l'environnement montagnard est exprimée par des organisations touristiques comme le Club alpin français et le Touring club de France à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cette attitude rejoint des préoccupations de l'administration forestière, exprimées au moins depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle. A partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, il y a une réelle accréditation dans les milieux du tourisme de la dénonciation des usages locaux dits « traditionnels » des ressources montagnardes.

La montagne est alors considérée comme malade de la dégradation de son couvert forestier, qui entrainerait glissements de terrain et inondations catastrophique (il a en réalité été montré ensuite que les causalités ne sont pas aussi simples). La responsable désignée est alors l'économie agropastorale

traditionnelle. Ce discours environnemental, abondant et redondant, propose la mise en œuvre des mesures de protection contre ces déprédations environnementales afin de préserver l'intégrité du corps physique de la nation, mais aussi préserver la ressource montagnarde pour la régénération des citoyens.

Ce discours environnemental est pleinement un discours de pouvoir qui remet en cause la légitimité des rapports qu'entretiennent les populations locales avec leur propre milieu. Le développement touristique, en augmentant l'exposition aux risques, a sans aucun doute exacerbé la sensibilité même à ces risques. Et on ignore alors que la flore de montagne, le couvert forestier (d'ailleurs déjà en phase de croissance) et une bonne partie de la faune de montagne sont liés aux activités agropastorales plurimillénaires et que ces milieux sont alors en pleine recomposition.

Après la Première Guerre mondiale, avec l'accélération de l'exode rural, ce discours de pouvoir sur les usages autochtones de la montagne perd de sa vigueur. C'est à ce moment que les aménagements massifs et particulièrement agressifs pour l'écosystème pour l'hydroélectricité, l'électrometallurgie et l'électrochimie prennent le devant de la scène paysagère. En métropole, on n'aboutit pas encore à des mesures de protection strictes et porteuses d'exclusion sociale et identitaire de la montagne qui, en revanche, sont mises en œuvre dans les colonies dans l'entre-deux guerres.

## *2) Sports d'hiver et parcs nationaux : la montagne, source de « nature » pour les citoyens*

Après la Seconde Guerre mondiale, pendant les « Trente glorieuses », parallèlement à l'accélération de l'exode rural pyrénéen et à l'urbanisation, l'enjeu affiché, qui relève de préoccupations déjà anciennes, est de conserver et de donner accès à des espaces de ressourcement pour les citoyens dans un environnement décrit et pensé comme naturel. Les aménagements les plus emblématiques de la transformation de l'environnement montagnard à des fins touristiques ont probablement été les stations de sports d'hiver. La saison touristique de sport d'hiver a ses origines en Suisse dans les années 1890.

En France, la première station créée explicitement pour les sports d'hiver et pour le climatisme, a été Superbagnères en 1912. On y trouve déjà une association très claire entre les aspects ludiques et les préoccupations de santé. Cette justification sanitaire est encore au cœur de l'argumentaire lors de la



vague d'aménagement massif qui traverse les montagnes françaises au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs points sont associés dans le discours des aménageurs : régénérer l'économie montagnarde, endiguer l'exode rural, offrir à la France urbaine des lieux de ressourcement, de régénération par la consommation de produits sportifs et de nature.

Pendant les années 1960, l'aménagement par les sports d'hiver se double d'un autre type d'aménagement du territoire, les Parcs nationaux et les Parcs naturels régionaux (lois de 1960 et 1967). Loin d'être en contradiction avec l'aménagement des stations de ski, elles sont une deuxième facette d'une même ambition de rationalisation de l'usage du territoire national. On est bien dans une logique fonctionnaliste. C'est clair dans tous les documents d'aménagement que j'ai pu consulter pour les Pyrénées centrales. Les services déconcentrés de l'État cartographient les espaces montagnards selon les types de production et d'utilisation qu'ils peuvent offrir : les zones résidentielles, les espaces agricoles en fond de vallée, les estives pour des élevages transhumants, les espaces récréatifs avec des stations de ski doublées des réserves naturelles. Le premier parc national pyrénéen est celui des Pyrénées occidentales en 1967. Un second est projeté dans les Pyrénées ariégeoises mais, devant la forte contestation par des Ariégeois arguant d'une menace de dépossession de leurs montagnes par l'État et pour les citadins, il ne vit jamais le jour.

A partir des années 1970, des opinions quelque peu inaudibles précédemment accèdent à l'espace public. Mais cela ne va pas sans des contradictions.

D'un côté, il y a la volonté de sauvegarder un environnement comme source de bien-être mais qui s'accompagne désormais d'une réhabilitation des pratiques autochtones de la montagne. Ce discours tranche avec celui du début du XX<sup>ème</sup> siècle. L'aménagement massif de la montagne pour le ski est également fortement remis en cause.

D'un autre côté, on ne peut que constater l'incapacité à abandonner totalement ces méthodes d'aménagement puisqu'aucune autre infrastructure que les stations de ski ne concentre autant de capitaux et autant de richesses et ne crée autant d'emplois, malgré l'artificialité économique du fonctionnement de bien des centres qui ne perdurent que par l'éponnement des dettes par les collectivités territoriales, et donc par les citoyens.

De même, le thermalisme est également en pleine recomposition depuis les années 1970, avec la montée des thématiques de bien-être qui visent à renouveler une image négative car trop purement médicale depuis la Première Guerre mondiale. Le thermalisme n'a jamais réussi à convaincre de ses qualités médicales malgré la profusion d'études (trop locales cependant) qui montraient des résultats positifs. Finalement, pour faire face aux menaces déremboursement d'une Sécurité sociale qui avait assuré la croissance des stations depuis 1947, le thermalisme s'est orienté vers des produits de bien-être, destinés non à la thérapeutique mais à l'amélioration de la santé, à la minceur, aux activités sportives, à la découverte de la nature environnante. Les stations thermales ont eu de grandes difficultés à prendre ce tournant du « bien-être » qui demande une reconfiguration totale de l'offre dans les stations. C'est aussi que se défaire de l'image purement médicale accentue la menace de déremboursement par l'assurance maladie.

### III) Questions – réponses

#### **Rémi LUGLIA**

Si on avait eu le temps, on aurait pu évoquer le tourisme rural, le tourisme sportif de plein air, le paradoxe entre valorisation et en même temps dégradation par l'activité, sur l'impact de la massification avec les aménagements. Les thématiques sont nombreuses.

#### **Gabriel GACHELIN**

C'est passionnant. Il faut aussi rappeler qu'il y a eu énormément d'exploitations industrielles, des petites mines en moyenne montagne et dans les alpages (manganèse, fer, wolfram). Ces mines supposaient une consommation d'eau. Cela a-t-il joué un rôle dans la modification de l'environnement ou était-ce un phénomène marginal ?

#### **Steve HAGIMONT**

Je suis resté concentré sur les effets environnementaux du tourisme et le rapport à l'environnement du tourisme. Évidemment, toute cette petite industrie, très ancienne dans les Pyrénées, a eu un impact extraordinaire notamment en Ariège avec les forges à la catalane. Le paysage ariégeois du XIX<sup>ème</sup> était proprement industriel. L'emplacement de la forêt, les essences mêmes des arbres étaient liés aux forges à la catalane. On pourrait évoquer les grandes pollutions provenant des sociétés électrométallurgiques dans les Pyrénées, comme Péchiney. Les mines de plomb, de zinc et d'argent ont aussi laissé des situations environnementales catastrophiques, qui continuent de

produire des effets. Tout ceci a fait que les grandes rivières pyrénéennes ont été polluées dès la source pour la plupart.

### **Rémi LUGLIA**

On peut rappeler des logiques de reconversion d'anciens sites industriels en sites de tourisme. Le Vicdessos est un très bon exemple. A l'usine Péchiney, beaucoup d'argent a été investi pour en faire un site de tourisme de sport d'hiver.

### **Steve HAGIMONT**

Etudié par Pierre Derioz et Philippe Bachimon.

### **Valérie CHANSIGAUD**

On sait que les Alpes ont joué un rôle important dans la protection active de la flore locale, notamment à travers la vogue des chasseurs alpins qui avaient une vocation de conservation de cette flore, avec la condamnation de l'exploitation d'edelweiss. Dans les régions germanophones des Alpes, il y avait des patrouilles de membres de sociétés de protection de la flore dans les trains pour saisir les cueilleurs systématiques d'edelweiss qui récoltaient ces fleurs en masse pour pouvoir les sécher et les vendre comme élément touristique. Cela concerne les premières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle. A-t-on des éléments similaires dans les Pyrénées ? J'ai peu vu circuler de fleurs montagnardes des Pyrénées destinées à ce type de public.

### **Steve HAGIMONT**

Je n'ai pas trouvé d'exemples de militants qui seraient venus essayer d'empêcher la coupe de la flore fragile. En revanche, un géologue assez réputé au XIX<sup>ème</sup> siècle, avait mis en place tout un réseau de commercialisation des antiquités qu'il retrouvait en montagne et de la flore de montagne. Il vendait des herbiers qu'il cherchait lui-même. Je n'ai pas vu de véritable résistance jusqu'aux années 1890 voir 1910-1920, où des personnages comme Emile Belloc, Maurice Gourdon, Ludovic Gaurier, ou encore Henri Gausson issu de l'université de Toulouse (qui a créé un jardin d'acclimatation en montagne près de Luchon), ont essayé de protéger cette flore de montagne,.

### **Patrick FEVRIER**

Quel est le rôle qu'a pu jouer la fréquentation des sanatoriums dans l'image de la montagne comme étant une source non seulement de bonne santé mais aussi la possibilité d'une guérison?

### **Steve HAGIMONT**

Ces sanatoriums se développèrent d'abord plutôt en Suisse. Pour les Pyrénées, ce fut plus tardif. Il s'agissait plutôt des stations vantées comme climatiques, me semble-t-il. Ces sanatoriums avaient une image très négative d'endroits où on s'ennuyait, remplis de malades mourants. Les Pyrénées n'avaient pas cette image-là. La grande station climatique créée *ex nihilo* en 1912 pour les vertus du climat en montagne, Font-Romeu, avant la greffe de la saison d'hiver, était d'abord destinée au climatisme mondain, au climatisme des bien-portants, où on venait pour régénérer sa santé plus que pour soigner la tuberculose.

### **Celia MIRALLES BUIL**

En général, les tuberculeux aisés n'allaient jamais dans un endroit destiné aux tuberculeux, dans un endroit appelé sanatorium. Par contre, aller dans un endroit appelé « hôtel pour le bien-être », cela ne posait pas de problème, comme dans le cas de la Catalogne.

Par rapport à l'idée de la montagne comme endroit de santé, voyait-on des enfants ? De l'autre côté des Pyrénées, il y avait deux types de sanatoriums : le sanatorium de montagne et le sanatorium maritime. On envoyait systématiquement les enfants dans les sanatoriums maritimes en pensant que la montagne n'était pas faite pour eux.

### **Steve HAGIMONT**

A partir de l'entre-deux guerres, il y avait de sortes de colonies de vacances, aménagées dans des camps en montagne. La montagne était vue très positivement pour la santé des enfants et pour la formation d'une enfance virile et forte, plutôt pour les jeunes garçons d'ailleurs, me semble-t-il. Les colonies de vacances que j'ai pu étudier accueillait de jeunes garçons envoyés en montagne pour se fortifier. C'était plutôt vu positivement pour la jeunesse française, particulièrement après la Première Guerre mondiale, encore une fois dans une optique de régénérescence nationale. Dans le scoutisme, c'était très valorisé.

Pour les enfants malades, il y avait des stations à part. Ainsi sur le piémont pyrénéen, la station de Salies-du-Salat, ouverte par le département de la Haute-Garonne, était en quelque sorte réservée à ces enfants malades. Mais on n'était pas du tout dans une station mondaine, et pas réellement dans une station de montagne d'ailleurs.

Légende photos (clichés de l'auteur) :

1- Cabane pastorale à Artigue (Haute-Garonne). Luchon, la montagne de Superbagnères et la chaîne frontalière

2- Un autre type d'aménagement : les refuges touristiques de montagne. Ici à l'étang Fourcat (Ariège, 2 445 m.)

3- Gare d'arrivée du téléphérique au Pic du Midi de Bigorre (2 877 m.), haut-lieu scientifique et touristique aménagé à partir des années 1870